domine le fleuve et est environnée d'arbres. Tout autour règne une galerie soutenue par des poteaux; d'ailleurs elle n'a rien qui puisse attirer l'attention.

De cette église dépend une paroisse d'une assez grande étendue, mais qui ne fait que commencer à se peupler et qui confine avec des terres fertiles habitées par des Indiens sauvages [1]. Ainsi, tandis qu'à soixante-dix ou quatre-vingts lieues de la mer on trouve des villes assez considérables, un grand nombre de villages, une immense étendue de terrains dégarnis de bois, au contraire il n'existe, à une faible distance de la capitale, qu'une population naissante; les forêts vierges s'y montrent encore dans toute leur pompe, et des Indiens y errent en liberté. La raison de cette différence est facile à saisir. Ce ne fut point pour former des établissemens ruraux que les Portugais s'enfoncèrent dans l'intérieur des terres; ils cherchaient de l'or, et peu de gens voulaient s'arrêter sur une route qui conduisait à la fortune. Depuis que les mines d'or commencent à s'épuiser, et que la liberté du commerce a donné une plus grande valeur aux produits coloniaux, les pères de famille tournent leurs vues du côté de l'agriculture, et l'on peut espérer de voir des habitans se multiplier bientôt dans les vastes forêts qui bordent la partie du chemin de Villa-Rica, la plus voisine de Rio de Janeiro.

[1] Le village considérable que l'abbé Casal place sur cette paroisse n'existe réellement pas. Voyez *Correg*.

En cueillant une fleur sur le bord du Parahyba, je fus piqué par une guêpe qui me causa une vive douleur. Un enfant, qui me suivait, mâcha aussitôt quelques feuilles de la malvacée connue dans le pays sous le nom de *vassoura* (*sida carpinifolia*, L. F.); il en frotta la piqûre, et dans l'instant même la douleur disparut. J'attribuai cette petite cure au mucilage assez abondant que contient la plante dont l'enfant avait fait usage.

Pour la première fois depuis le commencement de mon séjour au Brésil, je couchai sous un *rancho*. On donne ce nom à des hangars plus ou moins vastes destinés à recevoir les voyageurs et leurs effets. On en trouve assez généralement dans l'intérieur du Brésil, sur le bord des routes appelées *royales*, et ils sont très-rapprochés sur celles que je suivais alors. Ce sont les habitans, dont le terrain avoisine la route, qui les font construire. On n'y paie point sa place; mais auprès du *rancho* est une *venda* où le propriétaire fait vendre le maïs qui sert de nourriture aux mulets des voyageurs : il se dédommage ainsi très-amplement de la dépense qu'il a faite pour élever son *rancho*, et l'on m'a cité des propriétaires qui possèdent jusqu'à cinq *ranchos* sur le bord de la route.

Les *vendas* ne sont pas, comme nos cabarets, consacrées uniquement à la vente des boissons fortes; on y débite encore toute sorte de comestibles. Les marchandises sont placées sur des tablettes rangées autour des murailles, ou bien elles sont attachées aux solives. Comme dans toutes les boutiques, le marchand se tient

derrière un comptoir qui fait face à la porte, et c'est sur ce comptoir qu'il distribue aux buveurs le tafia appelé *cachaça*, dont le goût détestable participe de celui du cuivre et de la fumée. On ne trouve dans les *vendas* aucun siége, et par conséquent on est obligé de s'y tenir debout. C'est là que les esclaves passent une grande partie des instans de liberté qu'on leur accorde et de ceux qu'ils peuvent dérober à leurs maîtres ; c'est là qu'ils apportent le fruit de leurs larcins, dont les propriétaires de *vendas* n'ont peut-être été que trop les complices ; c'est là qu'ils achèvent de se corrompre, en se communiquant réciproquement leurs vices, et qu'ils oublient, en buvant, leur esclavage et leurs misères. Rien n'égale le bruit confus et discordant qui règne dans les *vendas* très-fréquentées : les uns rient, les autres se disputent ; tous parlent avec volubilité : celui-ci, sans remarquer ce qui se passe autour de lui, danse en trépignant des pieds ; celui-là, appuyé nonchalamment contre la muraille, chante d'une voix juste un air barbare, en s'accompagnant d'un instrument plus barbare encore. C'est en tenant des *vendas* que beaucoup de Portugais européens, d'une classe inférieure, ont commencé leur fortune. Ces hommes, qui généralement se distinguent par une extrême économie, profitent de l'espèce d'abandon qui caractérise les Américains, et s'enrichissent à leurs dépens, en affectant de les mépriser. Mais les biens de ces parcimonieux Européens ont été trop souvent dissipés par leurs enfans qui, nés en Amérique, prennent les mœurs et l'esprit de leur patrie ; et l'on

voit ainsi se vérifier ce proverbe répété chez les Brésiliens : *O pai taberneiro ; o filho cavalheiro ; o neto mendicante* (le père cabaretier ; le fils chevalier ; le petit-fils mendiant).

Les seuls mulets sont employés au transport des marchandises qui sortent de la province des Mines et de celles que les habitans de cette province tirent de la capitale. On donne le nom de *tropeiros* aux hommes qui conduisent les troupes de mulets destinés à faire ces voyages et d'autres semblables. Les caravanes un peu considérables sont divisées en lots de sept mulets, et chaque lot est confié à la conduite d'un nègre ou d'un mulâtre qui, marchant derrière les animaux dont il est chargé, les excite et les dirige par ses cris ou par un sifflement assez doux. On a coutume de faire porter aux mulets huit arobes (environ 240 liv.) ; et, pour ne les pas blesser, on égalise leur charge avec le plus grand soin. Chaque caravane qui arrive sous un *rancho* y prend sa place ; les mulets sont bientôt déchargés ; on range les marchandises avec ordre ; chaque bête reçoit sa ration de maïs ; on les mène au pâturage ; on raccommode leurs bâts, et l'on redresse les clous destinés à les ferrer. Pendant ce temps, le plus jeune de la troupe va chercher de l'eau et du bois, allume du feu, il plante autour trois bâtons qui se rencontrent à leur sommet, il les attache, y suspend une marmite, et fait cuire les haricots noirs destinés au souper du jour et au déjeûner du lendemain. Les muletiers des différentes caravanes se rapprochent, se racontent leurs voyages, leurs aventures

amoureuses, et quelquefois l'un d'entre eux charme le travail de ses voisins en jouant de la guitare et en chantant quelques-uns de ces airs brésiliens qui ont tant de grâce et de douceur. Tout se passe avec ordre; on se dispute rarement, et l'on se parle avec une politesse inconnue chez nous parmi les hommes d'une classe inférieure. Le lendemain on se lève de bonne heure; on donne aux mulets une nouvelle ration de maïs. En quittant le *rancho*, on salue les muletiers qui y sont encore; l'on fait trois à quatre lieues, et l'on arrive à une autre station sur les deux ou trois heures du soir.

Lorsque nous eûmes soupé sous le *rancho* du Parahyba, mes compagnons de voyage s'endormirent. A la lueur d'une bougie que le vent agitait sans cesse, je me mis à écrire mon journal, et j'esquissai le tableau qui s'offrait à mes yeux : je vais le retracer ici pour faire mieux connaître ce que c'est qu'un *rancho*. Comme nous voulions partir le lendemain de bonne heure, nous avions fait attacher nos mulets à une des extrémités du *rancho*, et ils y mangeaient tranquillement l'herbe verte qu'on leur avait donnée. Mon hamac venait ensuite, suspendu entre deux poteaux; tout auprès étaient entassés nos selles et tout le menu bagage; un peu plus loin, le feu qui avait servi à faire cuire notre souper jetait encore quelque lueur, et nos gens dormaient autour sur des peaux de bœufs, tandis que mes deux compagnons de voyage reposaient de leur côté étendus sur nos malles et enveloppés dans une couverture de coton. Plus loin était une autre cara-

vane. Ses bagages avaient été rangés, sous le hangar, en deux longues files transversales. Des nègres accroupis se chauffaient autour d'un feu au-dessus duquel était suspendue leur marmite, et l'un deux faisait répéter le catéchisme à des compagnons d'esclavage nouvellement achetés. Attirées par la présence de nos mulets, des chauves-souris traversaient le *rancho* d'un vol rapide et incertain, pendant que des pourceaux y cherchaient les restes du repas des caravanes.

Je passai une fort mauvaise nuit; le froid se fit sentir d'une manière assez vive, et j'étais étouffé par la fumée de notre feu que les nègres rallumèrent pour se réchauffer.

Nous nous remîmes en route le lendemain de fort bonne heure; mais avant de continuer le récit de mon voyage, il me paraît nécessaire de faire connaître en peu de mots l'ensemble du pays que j'avais à parcourir. J'ai déjà dit qu'une chaîne de montagnes se prolongeait le long de la mer dans une grande partie du Brésil, et qu'elle était couverte de bois vierges. Une autre chaîne à peu près parallèle à la première, mais plus élevée, s'avance vers le nord-est de la province de Saint-Paul, ne laissant guère qu'une distance de trente à soixante lieues entre elle et la Cordilière maritime : elle sépare toute la province des Mines en deux parties fort inégales, divise les eaux du Rio Doce et du Rio de S. Francisco, et va se perdre dans le nord du Brésil [1]. L'espace compris entre les deux chaî-

[1] *Voyez* l'ouvrage du baron d'Eschewege sur *le gisement*

nes est coupé par d'autres montagnes qui assez généralement se dirigent de l'est à l'ouest et laissent entre elles de profondes vallées. Si l'on excepte certaines parties moins inégales, situées dans la province de Saint-Paul et le district de Minas Novas, le pays qui s'étend d'une chaîne à l'autre est entièrement couvert de bois comme la Cordilière maritime, ou il le fut jadis, avant que la main des hommes les eût détruits. A l'ouest de la chaîne occidentale, tout change d'aspect; aux montagnes succèdent des collines, les forêts vierges disparaissent, et d'immenses pâturages s'offrent aux yeux des voyageurs. Le terrain s'abaisse peu à peu jusqu'au Rio de S. Francisco; mais à l'ouest de ce fleuve, le sol s'élève pour la deuxième fois, et l'on arrive à un plateau qui divise les eaux de la même rivière et celles du *Parana*. Quelques points de ce plateau présentent de véritables montagnes, telles que la *Serra da Canastra* et la *Serra dos Pyreneos;* mais d'ailleurs il est trop généralement égal pour pouvoir porter le nom de chaîne. Comme la route de Rio de Janeiro à Villa Rica décrit différens détours, il faut faire environ vingt et une lieues pour arriver du Parahyba au point de la chaîne orientale où commencent les pâturages naturels, et d'après ce que j'ai dit plus haut, on sait déjà que cet intervalle est montagneux et couvert de bois. Tout en montant et descendant sans cesse, on s'élève graduellement, et la végé-

des diamans et mon Introduction à l'*Histoire des plantes les plus remarquables*.

tation devient peu à peu moins vigoureuse et moins variée.

Chez nous, un espace de vingt et une lieues se franchit en quelques heures; mais au Brésil où l'on voyage accompagné de mulets chargés, qui vont au pas, on ne saurait, comme je l'ai déjà dit, faire plus de trois, quatre, ou tout au plus cinq lieues par jour, et comme la route des Mines est souvent fort difficile, la marche y est, s'il est possible, encore plus lente qu'ailleurs. Après des pluies un peu abondantes, on y trouve, dans les endroits bas, des trous profonds où les bêtes de somme enfoncent jusqu'aux genoux dans une boue tenace, et d'où elles ne se tirent qu'avec une peine extrême. Ce sont les particuliers qui ont des propriétés sur les bords des chemins qui sont obligés de dégager ceux-ci des branches d'arbres qui peuvent les embarrasser, et d'y faire les réparations nécessaires [1]; mais pour rendre moins impraticables les endroits fangeux ils ne connaissent guère d'autre moyen que d'y mettre en travers les unes à côté des autres des bûches arrondies sur lesquelles les mulets ont la plus grande difficulté à se tenir. D'ailleurs la route de Rio de Janeiro à Villa Rica est généralement assez large, et de droite et de gauche, on a soin presque partout de couper les arbres qui pourraient arrêter les rayons du soleil

[1] Les propriétaires des bords de la route de Villa Rica à Rio de Janeiro ont encore une obligation à remplir, celle de tenir un cheval toujours prêt pour les militaires porteurs des ordres du gouvernement.

et les empêcher de sécher la terre. Dans ces espaces ainsi dégarnis, croissent les plantes basses qui ont coutume de succéder bientôt aux bois vierges, et la route se trouve bordée, presque dans toute son étendue, de cette verbenacée qu'on appelle *gervão* (*verbena jamaicensis*, L.), de la malvacée à laquelle on donne le nom vulgaire de *vassoura* (*sida carpinifolia*, L. F.), et enfin d'un *spermacoce* (*spermacoce viarum*, N.) haut d'environ un pied à un pied et demi, dont les tiges sont ligneuses, les fleurs blanches et verticillées, et qui, par la réunion de ses rameaux, forme une espèce de boule. Je n'oublierai pas non plus la composée nommée *carqueja*, dont la tige et les rameaux, dépourvus de feuilles, se dilatent en formant trois ailes et prêtent aux gazons un aspect particulier.

Entre le Parahyba et les commencemens des pâturages naturels, on ne rencontre aucun village proprement dit; cependant on voit quelques églises, et l'on traverse plusieurs paroisses.

Si les établissemens un peu considérables sont rares sur le bord de la route, assez souvent du moins on passe devant quelque chaumière; mais, il faut en convenir, les habitans de ces chétives demeures sont bien loin d'avoir cette politesse aimable qui distingue ceux de l'intérieur de la province des Mines; on n'observe chez eux qu'une apathie stupide ou une curiosité grossière. En général le voyageur ne trouve sur cette route absolument aucune ressource. Les *vendas* y sont, il est vrai, très-multipliées; mais quelques bouteilles d'eau-de-vie de sucre, quelques poteries,

un peu de tabac, composent ordinairement la boutique tout entière ; l'on doit s'estimer heureux lorsqu'on y trouve encore une douzaine de bananes et une couple de fromages.

Il ne faut pas s'étonner, au reste, que les bords d'un chemin si fréquenté n'offrent qu'une population si peu nombreuse et généralement si pauvre. Au préjudice de l'intérêt général, des étendues de terre considérables ont été concédées aux mêmes individus, et il en est qui possèdent trois ou quatre lieues sur le bord de la route. Pour éviter les désagrémens d'un passage continuel, ces propriétaires se fixent à quelque distance du chemin ; ils font vendre leur maïs par des hommes peu aisés, et quoiqu'ils ne puissent cultiver qu'une portion de leur terrain infiniment petite, ils souffrent difficilement qu'on vienne s'y établir. Il est arrivé quelquefois que des gens pauvres et sans asile ont construit des chaumières sur des terres incultes et qui paraissaient dédaignées par les propriétaires ; mais ceux-ci ont détruit ces misérables demeures. Quelquefois, à la vérité, ils permettent à un protégé, à un compère, de se fixer sur le bord du chemin, et n'exigent de lui aucune rétribution. Cependant si l'*agrégé*, c'est le nom que l'on donne au colon qui s'établit de cette manière sur le terrain d'autrui ; si l'agrégé, dis-je, ne rend pas au propriétaire tous les hommages que celui-ci exige, il court le risque d'être chassé, et il s'est trouvé des propriétaires qui ont fait mettre le feu à la maison de leur agrégé.

On trouve sur cette route fort peu de gens de mé-